

## I. PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Claire LE FEUVRE

### 1. SITUATION DU VIEUX RUSSE DANS L'ENSEMBLE SLAVE

Le vieux russe, langue dont est issu le russe moderne, appartient au groupe slave oriental<sup>1</sup>. Les langues slaves sont classées en trois groupes, slave méridional (qui se divise en un groupe oriental à l'origine du bulgare et du macédonien, et auquel appartient le vieux slave, et un groupe occidental à l'origine du serbo-croate et du slovène), slave occidental (qui se divise en trois sous-groupes, le groupe tchèque et slovaque, le groupe sorabe, et le léchitique, qui comprend le polonais, le cachoube, le polabe et le slovince, ces deux derniers aujourd'hui éteints) et slave oriental (avec un groupe du nord-est à l'origine du russe, et un groupe du sud-ouest à l'origine de l'ukrainien et du biélorusse, selon la thèse la plus répandue, mais voir *infra*, paragraphe 8)<sup>2</sup>. Slave oriental et occidental entretiennent des rapports plus étroits entre eux qu'avec le groupe méridional, ce que résume l'appellation de slave « septentrional ».

Les trois groupes sont issus du slave commun, dialecte indo-européen dont l'unité a dû prendre fin vers les V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles de notre ère, époque des migrations qui ont interrompu la continuité territoriale. Le territoire d'origine des Slaves semble avoir été situé entre la Vistule et le Dniepr, soit la région qui couvre aujourd'hui le nord-ouest de l'Ukraine, le sud de la Biélorussie et l'est de la Pologne. L'expansion des tribus slaves aux V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles les a emmenées jusqu'à l'Elbe à l'ouest, en territoire germanique (par la suite les Slaves se retireront jusqu'à l'Oder), d'abord, puis dans les Balkans au sud (jusqu'en Grèce); c'est également à cette période que les Slaves s'installent dans le nord-ouest de la Russie, sur des territoires peuplés à l'origine de Baltes, qu'ils repoussent vers la mer, et de Finno-Ougriens. Cette expansion du domaine slave a favorisé la différenciation dialectale. Enfin, dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> siècle, c'est l'arrivée en Europe centrale des Avars, tribu d'origine mongole, qui a isolé les Slaves des Balkans (groupe méridional) des Slaves du nord (groupes occidental et oriental), en créant un khanat puissant sur le territoire de la Hongrie actuelle (qui est encore aujourd'hui une enclave linguistique non indo-européenne), et a définitivement mis fin à l'unité linguistique slave. De fait, dans le domaine linguistique, le dernier changement phonétique partagé par tous les dialectes slaves avec un résultat identique est la seconde palatalisation des vélares, que l'on date des VI<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècles : *kě* > *cě*, *gě*

1. Je remercie Alain Christol et Charles de Lamberterie d'avoir bien voulu relire ces pages et de m'avoir fait profiter de leurs remarques.

2. Abréviations : r. (russe), ukr. (ukrainien), biél. (biélorusse), v.r. (vieux russe), v.sl. (vieux slave), bulg. (bulgare), mac. (macédonien), s.cr. (serbo-croate), sln. (slovène), tch. (tchèque), slk. (slovaque), pol. (polonais), h.sor. (haut-sorabe), b.sor. (bas-sorabe), cach. (cachoube), polb. (polabe), fin. (finnois).

> *dzě*, mais avec déjà des traitements divergents pour *xě* (> *sě* en slave oriental et méridional, mais *šě* en slave occidental), et pour les groupes *skě* et *kvě* (*kvě* est palatalisé en *cvě* en slave méridional et dans une partie du slave oriental, mais pas en slave occidental); fait exception un groupe dialectal russe du nord, dans la région de Novgorod, qui, apparemment, n'a qu'en partie partagé ce développement (cf. II.1.7.).

Pour la chronologie de la dislocation du slave commun, plusieurs hypothèses ont été émises. Certains admettent que le premier groupe constitué en tant que tel est le slave méridional, dans les Balkans, isolé du reste du slave à la suite de l'invasion avar : la première division serait donc nord-sud, et le groupe du nord se serait ensuite divisé en deux groupes, occidental et oriental, d'où les nombreuses isoglosses unissant les groupes oriental et occidental, notamment dans le domaine de la morphologie. D'autres admettent que le premier groupe constitué est le slave occidental, qui s'est détaché avec l'expansion slave vers l'ouest au V<sup>e</sup> siècle, et que la première division est est-ouest, le groupe de l'est se divisant ensuite en deux groupes, slave méridional et slave oriental. Cette dernière classification ne s'accorde toutefois pas toujours au mieux avec les isoglosses constatables. D'autres, enfin, admettent que la division en trois groupes est acquise dès le premier stade de la différenciation dialectale. De fait, on peut trouver toutes les combinaisons d'isoglosses (est-ouest vs sud, est-sud vs ouest, ouest-sud vs est), sans compter les isoglosses qui partagent un même groupe.

Au sein de l'ensemble indo-européen, c'est avec les langues baltiques que les langues slaves ont le plus d'affinités et de développements communs, ce qui fait poser un stade intermédiaire appelé balto-slave, dont seraient issus le balte et le slave. La question balto-slave est encore disputée aujourd'hui entre partisans de l'existence d'une supra-unité balto-slave, intermédiaire entre l'indo-européen et les langues baltiques et slaves (thèse génétique), et partisans d'une approche qui voit dans les caractéristiques communes des deux groupes un phénomène de convergence entre des langues voisines (thèse aréale).

Par rapport au vieux slave, qui est la langue slave la plus anciennement attestée, mise par écrit au IX<sup>e</sup> siècle, le vieux russe est une langue « sœur » : le vieux slave, appelé aussi vieux bulgare, appartient en effet au groupe méridional et n'est déjà plus du slave commun, bien qu'il en soit très proche, quelques siècles à peine séparant la fin de la période commune et les premiers écrits vieux slaves. Le vieux russe est la langue slave la plus anciennement attestée après le vieux-slave, et le plus ancien témoin du slave non méridional, donc de l'autre macrogroupe linguistique slave. Les premiers textes du slave occidental n'étant pas antérieurs à la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle pour le tchèque, au XIV<sup>e</sup> siècle pour le polonais, le témoignage du vieux russe, qui nous permet de remonter au XI<sup>e</sup> siècle, est essentiel.

Il faut distinguer le vieux russe du slavon russe. Les slavons (russe, ukrainien, serbe, bulgare) sont les variantes locales du vieux slave, c'est-à-dire du vieux slave avec quelques adaptations phonétiques. Le slavon est la langue d'Église, et comme la majorité de nos sources sont écrites par des clercs, la langue littéraire est nettement influencée par le slavon. Les manuscrits les plus anciens sont en slavon russe (cf. 7.).

Par rapport aux langues slaves orientales modernes (russe, ukrainien, biélorusse), on peut considérer que le vieux russe est proche du slave oriental commun, et l'on trouve souvent dans les traditions anglo-saxonne et allemande l'appellation de *Old East Slavic*, *Altostslavisch*, ou « slave oriental ancien ». Cette conception correspond au modèle classique de l'arbre généalogique avec un développement dialectal divergent (tel qu'il est représenté par exemple dans l'ouvrage classique de Filin, 1972). Les différences linguistiques sont en effet minimales avant le XV<sup>e</sup> siècle, et un texte comme la chronique de Galicie (la Galicie est située en Ukraine occidentale) ne diffère pas notablement, pour ce qui est de la langue, des chroniques russes contemporaines. Cela

étant, la nature des sources induit une vision déformée : les textes écrits pendant la période vieux-russe sont écrits dans une langue littéraire artificielle, une sorte de *koinè* qui mêle beaucoup d'éléments slavons à une base slave orientale. Cette langue littéraire étant par définition différente de la langue vernaculaire, elle est uniforme sur tout le territoire de la Rus', et insensible pour l'essentiel aux variations dialectales. Cette langue littéraire commune, supradialectale, est également appelée vieux russe « standard ». La période vieux-russe est ainsi caractérisée par une diglossie systématique, situation qui se poursuit d'ailleurs encore en russe moderne, puisque le russe littéraire est assez éloigné de la langue vernaculaire. L'uniformité des sources est donc trompeuse. Il est clair que certains traits typiques de l'ukrainien moderne, qui le distinguent du russe, sont déjà visibles dans les textes du XII<sup>e</sup> siècle : faut-il parler dès lors de vieil ukrainien ou seulement de différences dialectales à l'intérieur du vieux russe ? En réaction contre le modèle traditionnel de l'arbre généalogique, certains linguistes rejettent la notion de « slave oriental ancien » et considèrent que ce que nous appelons le vieux russe est en fait le résultat d'un processus d'unification de dialectes hétérogènes, unification qui va de pair avec l'unification politique à partir du IX<sup>e</sup> siècle (Khaburgaev, 1972). La question, on s'en doute, est polluée par des considérations politiques : jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle, l'ukrainien était appelé « petit russe » ou « petit russe » (all. *kleinrussisch*), par opposition au « grand russe », et ce terme même montre l'*a priori* russocentriste contre lequel les linguistes ukrainiens n'ont eu de cesse de se battre, et qui pèse encore sur le biélorusse, ou « blanc russe ». D'ailleurs, la constitution de l'ukrainien littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle s'est faite sur la base des dialectes du sud (sud-ouest et surtout sud-est), les plus éloignés linguistiquement du russe. Dans la mesure où le premier état slave oriental, la Rus', avait pour capitale Kiev, qui est restée le centre du pouvoir jusqu'au milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, l'histoire est invoquée par le camp des « ukrainistes » comme par celui des « russistes » à l'appui de leurs thèses respectives.

Je prendrai ici « vieux russe » au sens large, c'est-à-dire englobant les dialectes déjà identifiables comme proto-ukrainiens et proto-biélorusses : le terme s'applique à la langue de tous les documents de l'ensemble du territoire slave oriental durant la période vieux-russe (XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles). Le fait est que les traits linguistiques spécifiquement ukrainiens datables ne sont pas antérieurs à la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle (élimination de la corrélation de mouillure devant /i/, allongement compensatoire provoqué par la chute d'un jer faible, cf. II.2.4.3.) et ne définissent encore à cette époque qu'un groupe dialectal et non une langue. Pour le biélorusse, les choses sont rendues plus difficiles encore par l'absence de sources à date ancienne (la première traduction de la Bible en biélorusse date du XVI<sup>e</sup> siècle, les sources antérieures sont écrites en vieux russe standard).

## 2. REPÈRES HISTORIQUES

L'état russe est fondé au IX<sup>e</sup> siècle par des Suédois, les Varègues, qui commerçaient avec Byzance en empruntant la route fluviale allant de la Baltique à la mer Noire *via* le lac Ladoga, le lac Il'men, la Lovat et le Dniepr. Les Varègues avaient imposé leur domination sur les territoires voisins de cette route commerciale pour la sécuriser, et cette domination se concrétisa par la fondation d'une principauté, la Rus', avec pour capitale Kiev, et l'installation de la dynastie des Rurikides. Le nom Русь / *Rus'* est un emprunt au suédois, cf. v. nor. *Röpmenn* « gens de mer », et *Roslagen*, nom d'une région côtière de l'Upland suédois ; en finnois, *Ruotsi* est le nom de la Suède. La forme Россия / *Rossia* est un emprunt au grec Ῥωσία « pays des *Rhos* » (c'est-à-dire des Suédois) La *Russkaja Pravda* (*Droit russe*), code juridique compilé vers la fin du XI<sup>e</sup> siècle, fait clairement la différence entre un *Rusin*, qui désigne un Varègue, et un *Slovenin*, qui désigne un Slave. Les premières mentions de ce peuple dans les sources

byzantines datent de la première moitié du IX<sup>e</sup> siècle. En 838-839 une ambassade de *Rhos*, donc scandinave, est reçue à Constantinople. Le christianisme commence à se diffuser, principalement dans l'aristocratie varègue, au X<sup>e</sup> siècle (certains des négociateurs du traité de 944 avec Byzance, conservé dans la *PVL*, *Laur.* 11-13v, étaient chrétiens), et l'état « russe » devient officiellement chrétien (de rite byzantin) en 988 avec le baptême du prince Vladimir, qui épouse la sœur de l'empereur byzantin Basile II (« Bulgaroctone »), ce mariage, et la conversion au christianisme qui en découle, étant le prix de son aide militaire contre les Bulgares du Danube qui menaçaient Constantinople. La montée en puissance de la Rus' se voit dans les relations avec les royaumes européens, par exemple avec le mariage de la fille de Jaroslav, Anne, avec le roi de France Henri I<sup>er</sup> (1049) : une telle alliance montre que la Rus' kiévienne n'était pas un lointain royaume barbare, mais une puissance reconnue.

Le prince de Kiev a le titre de grand-prince, et la primauté sur les autres princes russes, mais cette primauté n'est pas synonyme de pouvoir centralisé, et les autres principautés conservent une certaine indépendance. L'autre métropole de la Rus' kiévienne est Novgorod, au nord, qui était la principale place forte varègue et dont les liens avec la Suède ont perduré longtemps. Novgorod était le fief du fils aîné du grand-prince régnant à Kiev. Mais Novgorod, qui jouissait en fait de l'autonomie depuis la fin du X<sup>e</sup> siècle, se soulève en 1136, chasse le prince Vsevolod et devient la République de Novgorod (en fait une oligarchie de boyards en même temps commerçants), indépendante de Kiev, appelée « Monseigneur Novgorod le Grand », et qui ne perdra sa souveraineté qu'en 1478, sous Ivan III qui écrase la ville. La puissance de Novgorod tient essentiellement à sa richesse : la ville, avant même de devenir un comptoir hanséatique, était le seul port russe de commerce avec la Baltique, appelée en vieux russe « mer des Varègues », et beaucoup plus ouverte sur l'Europe que le reste de la Russie<sup>3</sup>. Aux XI<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, des querelles dynastiques affaiblissent considérablement l'état kiévien, qui se morcelle en principautés rivales et tombe sous les coups des Tatars (tribus turco-mongoles) : Kiev est prise en 1240, et c'est la fin de la période kiévienne. Toutes les principautés russes sont soumises aux Tatars auxquels elles paient tribut pendant plus de deux siècles, à l'exception de la République de Novgorod (qui paie tribut mais n'a pas été conquise et conserve de ce fait une certaine autonomie). Sur un autre front, la Russie doit faire face aux assauts des voisins occidentaux, d'abord d'un ordre militaire allemand, les chevaliers teutoniques, qui prennent Pskov, mais sont arrêtés par Alexandre Nevskij en 1242, épisode immortalisé par le film d'Eisenstein. Parallèlement, le voisin polonais s'en prend aux principautés russes de l'ouest (Ukraine et Biélorussie), qui finissent par tomber au XIV<sup>e</sup> siècle sous la domination polonaise. Le « centre » du pouvoir se déplace de Kiev vers le nord-est, dans la principauté de Vladimir-Suzdal', puis dans celle de Moscou, qui commence à rassembler sous son autorité un nombre croissant de petites principautés : la chaire du métropolitain passe de Kiev à Vladimir en 1299, puis à Moscou en 1327, le titre de grand-prince passe de Vladimir à Moscou en 1328. C'est sous la bannière du grand-prince de Moscou que les princes russes vont vaincre les Tatars en 1380 à la bataille de Kulikovo, mais sans que cette victoire marque la fin de la domination tatare, qui n'interviendra qu'un siècle plus tard. Le XV<sup>e</sup> siècle est une époque marquée par les rivalités entre les principautés de Moscou et Tver', les conflits avec la Lituanie (c'est-à-dire la Pologne) et les retournements d'alliances entre princes russes, dont les différends sont arbitrés par les Tatars, et par l'expansion continue de Moscou.

---

3. C'est à cette présence allemande que l'on doit de trouver dans le corpus des écorces de bouleau un texte en latin (n° 488 [fin XIV], qui est un psaume), ainsi qu'une inscription latine sur une plaque de cuivre (n° 5).